





N^o 128

NARCISSE

O U

L'AMANT
DE LUI-MÊME.

COMÉDIE

PAR J. J. ROUSSEAU,

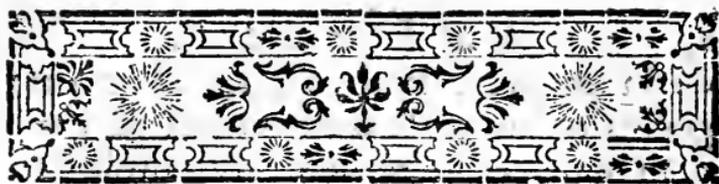
*Représentée par les Comédiens du Roi,
le 18 Décembre 1752.*

De Brostaque.



M. DCC. LIII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



P R E F A C E .

J'AI écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans , & je me suis gardé de la montrer , aussi long-tems que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'Auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier ; mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma pièce , mais de moi-même qu'il s'agit ici.

Il faut , malgré ma répugnance , que je parle de moi ; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue , ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales , je le sens bien ; car on m'attaquera avec des plaisanteries , & je ne me défendrai qu'avec des raisons : mais pourvu que je convainque mes adversaires , je me soucie très-peu de les persuader ; en travaillant à mériter ma propre estime , j'ai appris à me passer de celle des autres , qui , pour la plûpart , se passent bien

de la mienne. Mais s'il ne m'importe guères qu'on pense bien ou mal de moi, il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser, & il importe à la vérité que j'ai soutenue, que son défenseur ne soit point accusé justement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou par vanité, sans l'aimer & sans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la question que j'examinois il y a quelques années, n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires (a) plus attentifs

(a) On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires mes adversaires, & cela me paroît assez croyable dans un siècle où l'on n'ose plus rien appeler par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je réponds à d'autres objections que les siennes, que je perds mon tems à me battre contre des chimères ; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déjà bien, savoir qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la première réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands dont l'un commence à peu près de cette manière : *Mes frères, si Socrate revenoit parmi nous & qu'il vit l'état florissant où les sciences sont en Europe ; que dis-je, en Europe ? en Allemagne ; que dis-je, en Allemagne ? en Saxe ; que dis-je, en Saxe ? à Leipzig ; que dis-je, à Leipzig ? dans cette Université. Alors saisi d'étonne-*

peut-être à l'intérêt des gens de lettres qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise ni leur chagrin de ce qu'une Académie s'étoit montrée intégrè si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle ni ment, & pénétré de respect, Socrate s'asseroit modestement parmi nos écoliers; & recevant nos leçons avec humilité, il perdrait bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement. J'ai lu tout cela & n'y ai fait que peu de réponses; peut-être en ai-je encore trop fait, mais je suis fort aise que ces Messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre par lequel je puisse désigner, non seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment soit par écrit, soit plus prudemment & plus à leur aise dans les cercles de femmes & de beaux-esprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre, mais encore ceux qui feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'*adversaires*, trouvoient d'abord sans réplique les réponses de mes adversaires, puis quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adversaires mes adversaires; car, malgré la politesse de mon siècle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

les invectives indiscretés , ni même les fauffetés (a) pour tâcher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me refuter hautement : les sages ont pu voir avec quelle force , & le public avec quel succès ils l'ont fait. D'autres plus adroits , connoissant le danger de combattre directement des vérités démontrées , ont habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raisons , & l'examen de accusations qu'ils m'ont intentées a fait oublier les accusations plus graves que je leur intentois moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues , & qu'en démontrant une proposition je ne laissois pas de croire le contraire. C'est-à-dire que j'ai prouvé des choses si extravagantes , qu'on peut affirmer que je n'ai

(a) On peut voir dans le Mercure de 1752; le désaveu de l'Académie de Dijon au sujet de je ne fais quel écrit attribué fauffement par l'Auteur à l'un des membres de cette Académie.

pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres; & l'on doit croire que l'art de raisonner sert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies!

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues; c'est sans doute de leur part une manière nouvelle & commode de répondre à des argumens sans réponse, de réfuter les démonstrations mêmes d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me semble, à moi, que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée, ne se font pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur: car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes Ecrits ni dans ma conduite qui ait dû leur inspirer cette idée, comme je le prouverai bientôt; & il ne leur est pas permis d'ignorer que dès qu'un homme parle sérieusement, on doit penser qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent, encore cela même ne suffit-il pas toujours pour

s'affurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier autant qu'il leur plaira qu'en me déclarant contre les sciences j'ai parlé contre mon sentiment; à une assertion aussi téméraire, dénuée également de preuve & de vraisemblance, je ne fais qu'une réponse; elle est courte & énergique, & je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette seconde instance à établir la première; car il y a beaucoup de gens qui savent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc qu'en faisant de la musique & des vers, on a mauvaise grâce à déprimer les beaux arts, & qu'il y a dans les belles-lettres que j'affecte de mépriser mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premièrement; quand même on l'admettroit dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal, mais non que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions

des hommes la preuve de leurs sentimens, il faudroit dire que l'amour de la justice est banni de tous les cœurs & qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, & je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'humanité, la raison nous montre le but & les passions nous en écartent. Quand il seroit vrai que je n'agis pas selon mes principes, on n'auroit donc pas raison de m'accuser pour cela seul de parler contre mon sentiment, ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulois passer condamnation sur ce point, il me suffiroit de comparer les tems pour concilier les choses. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penser comme je fais. Long-tems séduit par les préjugés de mon siècle, je prenois l'étude pour la seule occupation digne d'un sage, je ne regardois les sciences qu'avec respect & les savans qu'avec admiration (a).

(a) Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne lisois pas un livre de Morale ou de Philosophie, que je ne crusse

Je ne comprenois pas qu'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de sagesse. Ce n'est qu'après avoir vu les choses de près que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent; & quoique dans mes recherches j'aie toujours trouvé, *satis loquentiæ, sapientiæ parum*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des observations & bien du tems pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que durant ces tems de préjugés & d'erreurs où j'estimois tant la qualité d'Auteur j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les Vers & la plûpart des autres Ecrits qui sont sortis de ma plume & entre autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusemens de ma jeunesse, & on auroit tort au moins de

y voir l'ame & les principes de l'Auteur. Je regardois tous ces graves Ecrivains comme des hommes modestes sages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maison de l'un d'eux que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérile s'est dissipé, & c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri.

m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-tems que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espèce de prétention ; & hasarder des les donner au Public dans ces circonstances , après avoir eu la prudence de les garder si long-tems , c'est dire assez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs ; car je ne pense plus comme l'Auteur dont ils sont l'ouvrage. Ce sont des enfans illégitimes que l'on carresse encore avec plaisir en rougissant d'en être le père , à qui l'on fait ses derniers adieux , & qu'on envoie chercher fortune , sans beaucoup s'embarasser de ce qu'ils deviendront.

Mais c'est trop raisonner d'après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse sans raison de cultiver les lettres que je méprise , je m'en défends sans nécessité ; car quand le fait seroit vrai , il n'y auroit en cela aucune inconséquence : c'est ce qui me reste à prouver.

Je suivrai pour cela , selon ma coutume , la méthode simple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état

de la question, j'exposerai de nouveau mon sentiment, & j'attendrai que sur cet exposé on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes adversaires de leur côté n'auront garde de demeurer sans réponse, eux qui possèdent l'art merveilleux de disputer pour & contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront, selon leur coutume, par établir une autre question à leur fantaisie; ils me la feront résoudre comme il leur conviendra: pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raisonner, non à ma manière mais à la leur: ils détourneront habilement les yeux du Lecteur de l'objet essentiel pour les fixer à droite & à gauche; ils combattront un fantôme & prétendront m'avoir vaincu: mais j'aurai fait ce que je dois faire, & je commence.

« La science n'est bonne à rien, & ne
 » fait jamais que du mal, car elle est
 » mauvaise par sa nature. Elle n'est pas
 » plus inséparable du vice que l'ignorance
 » de la vertu. Tous les peuples lettrés ont
 » toujours été corrompus; tous les peuples
 » ignorans ont été vertueux: en un mot

» il n'y a de vices que parmi les favans ,
 » ni d'homme vertueux que celui qui ne
 » fait rien. Il y a donc un moyen pour nous
 » de redevenir honnêtes gens ; c'est de
 » nous hâter de proscrire la science & les
 » favans , de brûler nos bibliothèques ,
 » fermer nos Académies , nos Colléges ,
 » nos Universités , & de nous replonger
 » dans toute la barbarie des premiers siècles ».

Voilà ce que mes adverfaires ont très-bien réfuté : auffi jamais n'ai - je dit ni pensé un feul mot de tout cela , & l'on ne fauroit rien imaginer de plus opposé à mon systême que cette absurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agissoit de favoir si le rétablissement des sciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant , comme je l'ai fait , que nos mœurs ne se sont point épurées (a) ,

(a) Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues , je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos ayeux fussent bonnes , mais seulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille sources

la question étoit à peu près résolue.

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante sur l'influence que la culture des sciences

ces de corruption ; & quoique les sciences soient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce soit la seule. La ruine de l'Empire Romain, les invasions d'une multitude de Barbares, ont fait un mélange de tous les peuples, qui a dû nécessairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croisades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, & d'autres causes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altère chez toutes, les mœurs qui sont propres à leur climat & à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal, elles y ont seulement leur bonne part ; & celui sur-tout qui leur appartient en propre, c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la première fois la Comédie du Méchant, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondit au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire ; il étoit disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractère si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractère tout-à-fait manqué, & ses noirceurs passèrent pour des gentilleses, parce que tel qui se croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoissoit trait pour trait.

doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la première n'est qu'une conséquence, que je me proposai d'examiner avec soin.

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à mesure que le goût de l'étude & des lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas assez ; car sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuses connoissances avec la souveraine intelligence qui voit d'un coup d'œil la vérité de toutes choses. La science prise d'une manière abstraite mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée & de mépris.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélère très-promptement. Car ce goût ne peut naître ainsi

dans toute une nation que de deux mauvaises sources que l'étude entretient & grossit à son tour, savoir l'oïveté & le désir de se distinguer. Dans un Etat bien constitué, chaque citoyen a ses devoirs à remplir; & ces soins importans lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un Etat bien constitué tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur: encore cette dernière distinction est-elle souvent dangereuse; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des lettres qui naît du désir de se distinguer, produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'est utile; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très-peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Les premiers Philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs,

il fallut se distinguer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des systèmes absurdes des Leucippe, des Diogènes, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrèce. Les Hobbe, les Mandeville & mille autres ont affecté de se distinguer de même parmi nous; & leur dangereuse doctrine a tellement fructifié, que quoiqu'il nous reste de vrais Philosophes ardens à rappeler dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siècle raisonneur a poussé dans ses maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des lettres, de la philosophie & des beaux arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable & nul ne se soucie d'être homme de bien. De-là naît encore cette autre inconséquence qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux: car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers & presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation sont les fruits & les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les lettres qu'on tourmente notre misérable jeunesse : nous savons toutes les règles de la grammaire avant que d'avoir oui parler des devoirs de l'homme : nous savons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, personne ne se soucie que nous sachions agir ni penser. En un mot, il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; & nos enfans sont précisément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics , qui , destinant leurs membres robustes à un exercice inutile & superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres , de la philosophie & des beaux arts amollit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats , affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne.

L'étude

L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage, & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapable de résister également à la peine & aux passions. Chacun fait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure (a). Or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions sur la foiblesse de notre nature ne servent souvent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les misères de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain que nous prétendons

(a) Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Gènes, cherchant à subjuguier plus aisément les Corfès, n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une Académie. Il ne me seroit pas difficile d'allonger cette Note; mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls Lecteurs dont je me soucie.

nous munir contre les accidens imprévus ,
« si la science essayant de nous armer
» de nouvelles défenses contre les incon-
» véniens naturels , nous a plus imprimé
» en la fantaisie leur grandeur & poids
» qu'elle n'a ses raisons & vaines subtilités
» à nous en couvrir.

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance qui attachent les hommes à la société , & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus , à force de réfléchir sur l'humanité , à force d'observer les hommes , le Philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur , & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil : son amour propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille , la patrie deviennent pour lui des mots vuides de sens : il n'est ni parent , ni ci-

royen, ni homme ; il est philosophe.

En même tems que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de lettres & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré, & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De-là naissent d'un côté les raffinemens du goût & de la politesse; vile & basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles; qui, à la longue, rappetissent l'ame & corrompent le cœur; & de l'autre, les jalousies, les rivalités, les haines d'artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser, & tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

Il y a plus; & de toutes les vérités

que j'ai proposées à la considération des sages, voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos Ecrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siècle les sciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix, & les autres liens qui resserrant entre les hommes les nœuds de la société (*a*) par l'intérêt personnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques, & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, & présentées sous un jour favorable : Mais en les examinant avec attention & sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

C'est donc une chose bien merveilleuse

(*a*) Je me plains de ce que la Philosophie relâche les liens de la société qui sont formés par l'estime & la bienveillance mutuelle, & je me plains de ce que les sciences, les arts & tous les autres objets de commerce resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel, C'est qu'en effet on ne peut resserer un de ces liens que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entre eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement ! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés, & il n'y a d'autre moyen pour réussir que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la source funeste des violences, des trahisons, des perfidies, & de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de choses où chacun feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela ? Beaucoup de babil, des riches & des raisonneurs, c'est-à-dire, des ennemis de la vertu & du sens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la misère ; tous sont les esclaves du vice. Les crimes non commis sont déjà dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

Etrange & funeste constitution où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il est impossible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque chose ; où l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misère ; où les plus fripons sont les plus honorés, & où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme ! Je fais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela ; mais ils le disoient en déclamant, & moi je le dis sur des raisons ; ils ont apperçu le mal, & moi j'en découvre les causes, & je fais voir sur-tout une chose très-consolante & très-utile en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné (a).

(a) Je remarque qu'il régné actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui séduisent les simples par un faux air de philosophie, & qui, outre cela, sont très-commodes pour terminer les disputes d'un ton important & décisif, sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci : « Les hommes ont par-tout » les mêmes passions ; par-tout l'amour propre & l'intérêt » les conduisent ; donc ils sont par-tout les mêmes ». Quand les Géomètres ont fait une supposition qui de raisonnement en raisonnement les conduit à une absur-

Telles sont les vérités que j'ai développées & que j'ai tâché de prouver dans les divers Ecrits que j'ai publiés sur cette matière. Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égare sans cesse dans sa recherche ; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir & penser, & non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux sans le rendre

dité, ils reviennent sur leurs pas & démontrent ainsi la supposition fautive. La même méthode appliquée à la maxime en question en montreroit aisément l'absurdité ; mais raisonnons autrement. Un Sauvage est un homme, & un Européen est un homme. Le demi philosophe conclut aussitôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le philosophe dit : En Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuellement & sans cesse ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils soient méchans pour être sages, car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du sien. Parmi les Sauvages, l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choses : l'amour de la société & le soin de leur commune défense sont les seuls liens qui les unissent : ce mot de *propriété* qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a presque aucun sens parmi eux : ils n'ont entre eux

meilleur ni plus sage : elle lui fait regretter les biens passés & l'empêche de jouir du présent : elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination , & le tourmenter par les désirs, & l'avenir malheureux pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs, altère sa santé, détruit son tempéramment , & gâte souvent sa raison : si elle lui apprenoit quelque chose , je le trouverois encore fort mal dédommagé.

nuile discussion d'intérêt qui les divise ; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre ; l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire , & qu'ils méritent tous. Il est très-possible qu'un Sauvage fasse une mauvaise action , mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire , car cela ne lui seroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux : plus ils commercent ensemble , plus ils admirent leurs talens & leur industrie , plus ils se friponnent déceimment & adroitement , & plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne , & le Sauvage est cet homme-là.

*Ilum non populi fasces , non purpura Regum
Flexit , & insidos agitans discordia fratres ;
Non res Romanæ , perituraque regna. Neque ille
Aut doluit miserans inopem , aut invidit habentis.*

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques âmes privilégiées, capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie, & aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, est la lumière & l'honneur du genre humain; c'est à eux seuls qu'il convient pour le bien de tous de s'exercer à l'étude, & cette exception même confirme la règle; car si tous les hommes étoient des Socrates, la science alors ne leur seroit pas nuisible, mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conséquent respecte ses loix & ne veut point raffiner sur ses anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, & sur-tout des savans, dont les maximes sententieuses & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages & ses loix; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fut-il même avantageux à certains égards,

tourne toujours au préjudice des mœurs. Car les coutumes sont la morale du peuple ; & dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de règle que ses passions ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes, il trouve bientôt le secret d'é luder ses loix. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'est un trésor qu'il faut conserver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (a).

(a) Je trouve dans l'histoire un exemple unique mais frappant, qui semble contredire cette maxime : c'est celui de la fondation de Rome faite par une troupe de bandits, dont les descendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne serois pas en peine d'expliquer ce fait si c'en étoit ici le lieu : mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne méprisoient pas la vertu, mais ils ne la connoissoient pas encore ; car ces mots *virtus* & *vices* sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences ; car des deux premiers Rois de Rome qui donnèrent une forme à la République & in-

Mais quand un peuple est une fois corrompu à un certain point , soit que les sciences y aient contribué ou non , faut-il les bannir ou l'en préserver pour le rendre meilleur ou pour l'empêcher de devenir pire ? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car premièrement, puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu , il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus ; mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu, les mêmes causes qui ont corrompu les peuples servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption ; c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la médecine , est forcé de recourir encore aux médecins pour se conserver en vie ; & c'est ainsi que les arts & les sciences après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes ; elles les couvrent au moins d'un vernis qui

stituèrent ses coutumes & ses mœurs , l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que de rites sacrés ; les deux choses du monde les plus éloignées de la philosophie.

ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public (a) qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienséances, & à la crainte de paroître méchant elles substituent celle de paroître ridicule.

Mon avis est donc, & je l'ai déjà dit plus d'une fois, de laisser subsister & même d'entretenir avec soin les Académies, les Colléges, les Universités, les Bibliothèques, les Spectacles, & tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car dans une contrée où il ne seroit plus question d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs,

(a) Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté, une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confusion, une certaine admiration des belles choses qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie pour tromper & trahir, mais pour s'ôter sous cette aimable & sacrée effigie l'horreur qu'il a de lui-même quand il se voit à découvert.

il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il faut seulement les distraire de faire le mal; il faut les occuper à des niaiseries pour les détourner des mauvaises actions; il faut les amuser au lieu de les prêcher. Si mes Ecrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi, & c'est peut-être les servir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une Pièce à faire siffler, si je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des Spectateurs, & sauver l'honneur de la fille, ou de la femme de son ami, le secret de son confident, ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut songer qu'à la police; & l'on fait assez que la Musique & les Spectacles en font un des plus importants objets.

S'il reste quelque difficulté à ma justification, j'ose le dire hardiment, ce n'est vis-à-vis ni du public ni de mes adversaires ; c'est vis-à-vis de moi seul : car ce n'est qu'en m'observant moi-même que je puis juger si ie dois me compter dans le petit nombre, & si mon ame est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger ; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le dessein de ne les plus reprendre, & renonçant à leur charme séducteur, j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les seuls plaisirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, si sur la fin d'une carrière pénible & douloureuse, j'ai osé les reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt ni assez de prétention, pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une épreuve pour achever la conoissance de moi-même, & je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès

littéraires , il me restoit à l'examiner dans les revers. Je fais maintenant qu'en penser , & je puis mettre le public au pire. Ma Pièce a eu le fort qu'elle méritoit & que j'avois prévu ; mais , à l'ennui près qu'elle m'a causé , je suis sorti de la représentation bien plus content de moi & à plus juste titre que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire , de vouloir mieux étudier mes principes & mieux observer ma conduite , avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconséquence. S'ils s'aperçoivent jamais que je commence à briguer les suffrages du public , ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons , ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises Comédies , ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens , ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siècle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les rabaisant au mien , ou que j'aspire à des places d'Académie , ou que j'aïlle faire ma cour aux femmes qui donnent le ton , ou que

j'encense la sottise des Grands, ou que cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tiens à ignominie le métier que je me suis choisi & fasse des pas vers la fortune, s'ils remarquent en un mot que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir & même publiquement, & je leur promets de jeter à l'instant au feu mes Ecrits & mes Livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des Livres, je ferai des Vers & de la Musique, si j'en ai le talent, le tems, la force & la volonté : je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des lettres & de ceux qui les cultivent (a),

(a) J'admire combien la plupart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les sciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux, tandis que sans se contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penser comme moi, que, quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société, il est très-essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux malfaisans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot, il n'y a pas un homme de let-

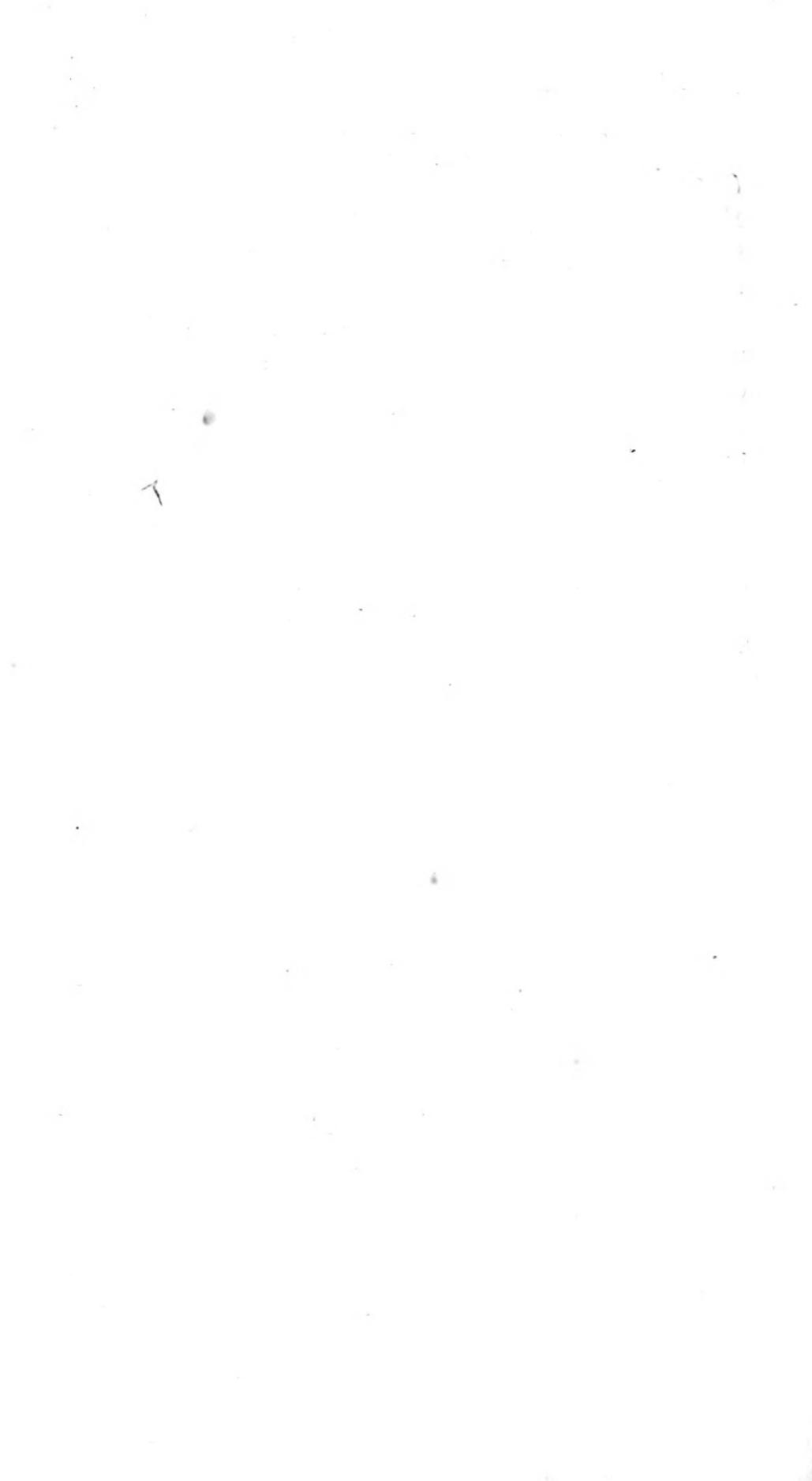
&

P R E' F A C E. xxxiiij

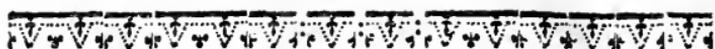
& croirai n'en valoir pas moins pour cela. Il est vrai qu'on pourra dire quelque jour : Cet ennemi si déclaré des sciences & des arts , fit pourtant & publia des Pièces de Théâtre ; & ce discours fera , je l'avoue , une fatyre très-amère , non de moi , mais de mon siècle.

tres qui , s'il peut soutenir dans sa conduite l'examen de l'article précédent , ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne ; & cette manière de raisonner me paroît leur convenir d'autant mieux , qu'entre nous , ils se foucient fort peu des sciences , pourvu qu'elles continuent de mettre les savans en honneur. C'est comme les prêtres du paganisme , qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.

F I N.



NARCISSE.



A C T E U R S.

LISIMON.

VALERE. }

LUCINDE. }

Enfans de Lifimon.

ANGELIQUE. }

LEANDRE. }

Frère & ſœur, pupi-
les de Lifimon.

MARTON, Suivante.

FRONTIN, Valet de Valère.

*La Scène eſt dans l'Appartement de
Valère.*



L'AMANT
DE LUI-MÊME.
COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.



E viens de voir mon frère se promener dans le jardin; hâtons-nous, avant son retour, de placer son portrait sur sa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiselle, changé dans ses ajustemens de manière à le rendre méconnoissable. Quoiqu'il soit le plus joli

A

homme du monde, il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valère est, par sa délicatesse & par l'affectation de sa parure, une espèce de femme cachée sous des habits d'homme, & ce portrait ainsi travesti, semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

MARTON.

Eh bien, où est le mal? Puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hommes, n'est-il pas convenable que ceux-ci fassent la moitié du chemin & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en soiidité? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aisément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes aussi ridicules. Peut-être notre sexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins quoi qu'il devienne plus estimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeunesse étourdie en usurpant tous nos droits? Espèrent-ils de mieux plaire aux femmes en s'efforçant de leur ressembler?

DE LUI-MESME.

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort, & les femmes se haïssent trop mutuellement pour aimer ce qui leur ressemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monsieur le Chevalier ?

LUCINDE.

Non, Marton ; mon frère est naturellement bon : il est même raisonnable à son défaut près. Il sentira qu'en lui faisant par ce portrait un reproche muet & badin, je n'ai songé qu'à le guérir d'un travers qui choque jusqu'à cette tendre Angelique, cette aimable pupille de mon père que Valère épouse aujourd'hui. C'est lui rendre service que de corriger les défauts de son amant, & tu fais combien j'ai besoin des soins de cette chère amie pour me délivrer de Léandre son frère que mon père veut aussi me faire épouser.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte que vous vîtes l'été dernier à Passy, vous tient toujours au cœur ?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point ; je compte

A ij

même sur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, & sur la promesse que m'a faite Angelique d'engager son frère à renoncer à moi.

M A R T O N.

Bon, renoncer ! Songez que vos yeux auront plus de force pour serrer cet engagement, qu'Angelique n'en fauroit avoir pour le rompre.

L U C I N D E.

Sans disputer sur tes flateries, je te dirai que comme Léandre ne m'a jamais vue, il fera aisé à sa sœur de le prévenir, & de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur est engagé ailleurs, il ne fauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

M A R T O N.

Un refus honnête ! Ah ! Mademoiselle, refuser une femme faite comme vous avec quarante mille écus, c'est une honnêteté dont jamais Léandre ne sera capable. *à part.* Si elle savoit que Léandre & Cléonte ne sont que la même personne, un tel refus changeroit bien d'épithète.

LUCINDE.

Ah ! Marton, j'entends du bruit ; cachons vite ce portrait. C'est , sans doute, mon frère qui revient, & en nous amusant à jaser , nous nous sommes ôté le loisir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'est Angélique.



SCENE II.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGELIQUE.

MA chère Lucinde ; vous savez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet quand vous fites changer la parure du portrait de Valére en des ajustemens de femme. A présent que je vous vois prête à l'exécuter , je tremble que le déplaisir de se voir jouer ne l'indispose contre nous. Renonçons , je vous prie , à ce frivole badinage. Je sens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au risque du repos de mon cœur.

A iij

Que vous êtes timide ! Valère vous aime trop pour prendre en mauvaise part tout ce qui lui viendra de la vôtre , tant que vous ne serez que sa maîtresse. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carrière à vos fantaisies , & que le tour des siennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs , il est question de le guérir d'un foible qui l'expose à la raillerie , & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtresse. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant. Mais , hélas ! il faut supporter ceux d'un mari.

ANGELIQUE.

Que lui trouvez-vous après tout de si ridicule ? Puisqu'il est aimable , a-t-il si grand tort de s'aimer , & ne lui en donnons-nous pas l'exemple ? Il cherche à plaire. Ah ? si c'est un défaut ; quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la société !

MARTON.

Sur-tout , dans la société des femmes.

ANGELIQUE.

Enfin , Lucinde , si vous m'en croyez , nous supprimerons ; & le portrait , & tout

cet air de raillerie qui peut aussi bien passer pour une insulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh ! non. Je ne perds pas ainsi les frais de mon industrie. Mais je veux bien courir seule les risques du succès , & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle distinction !

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valère. De quelque manière qu'il prenne la chose , cela fera toujours une scène assez plaisante.

MARTON.

J'entens. Le prétexte est de corriger Valère : mais le vrai motif est de rire à ses dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent souvent les ridicules en ne songeant qu'à s'en amuser.

ANGELIQUE.

Enfin , vous le voulez, mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

L'AMANT
LUCINDE.

Soit.

ANGÉLIQUE.

Depuis que nous sommes ensemble, vous m'avez fait cent pièces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-cy me cause la moindre tracasserie avec Valère, prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGÉLIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah! ma chère Angélique...

ANGÉLIQUE.

Oh, si vous me brouillez avec votre frère, je vous jure que vous épouserez le mien. *bas.* Marton, vous m'avez promis le secret.

MARTON.

bas. Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je...

MARTON.

J'entens la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

DE LUI-MESME. 9

LUCINDE.

Il faut bien évitet qu'il nous apperçoive.
elle met le portrait sur la toilette. Voilà le
piège tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme
pour voir...

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGÉLIQUE.

Que j'ai de mauvais pressentimens de
tout ceci :



SCENE III.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

S Angaride, ce jour est un grand jour
pour vous.

FRONTIN.

Sangaride; c'est-à-dire, Angélique. Oui,
c'est un grand jour que celui de la nôce,
& qui même allonge diablement tous ceux
qui le suivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse !

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve ?

VALERE.

Mauvais plaisant Tu fais à quel point je l'aime. Dis-moi ; que connois-tu qui puisse manquer à sa félicité ? Avec beaucoup d'amour , quelque peu d'esprit , & une figure... comme tu vois ; on peut , je pense , se tenir toujours assez sûr de plaire.

FRONTIN.

La chose est indubitable , & vous en avez fait sur vous-même la première expérience.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela , c'est je ne fais combien de petites personnes que mon mariage fera sécher de regret , & qui vont ne savoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh ! que si. Celles qui vous ont aimé , par exemple , s'occuperont à bien détester votre chère moitié. Les autres . . . Mais

où diable les prendre , ces autres-là ?

V A L E R E .

La matinée s'avance ; il est tems de m'habiller pour aller voir Angélique. Al-
lons. *il se met à sa toilette.* Comment me
trouves-tu ce matin ? Je n'ai point de
feu dans les yeux ; j'ai le teint battu ; il
me semble que je ne suis point à l'ordi-
naire.

F R O N T I N .

A l'ordinaire ! Non , vous êtes seule-
ment à votre ordinaire.

V A L E R E .

C'est une fort méchante habitude que
l'usage du rouge ; à la fin je ne pourrai
m'en passer & je ferai du dernier mal
sans cela. Où est donc ma boîte à mou-
ches ? Mais que vois-je là ? un portrait . . .
Ah ! Frontin ; le charmant objet . . . où
as-tu pris ce portrait ?

F R O N T I N .

Moi ? Je veux être pendu si je fais de-
quoi vous me parlez.

V A L E R E .

Quoi ! ce n'est pas toi qui as mis ce
portrait sur ma toilette ?

L' A M A N T

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALERE.

Qui feroit-ce donc ?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en fais rien. Ce ne peut être que le diable ou vous.

VALERE.

A d'autres. On t'a payé pour te taire... Sais-tu bien que la comparaison de cet objet nuit à Angélique ? ... Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin ! ... Je crois qu'ils ressemblent aux miens.

FRONTIN.

C'est tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air... Elle est, ma foi, charmante... Ah ! si l'esprit soutient tout cela... Mais son goût me répond de son esprit. La friponne est connoisseuse en mérite !

FRONTIN.

Que diable ! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens, tiens. Penses-tu me duper avec

ton air niais ? Me crois-tu novice en aventures ?

FRONTIN.

Ne me trompé-je point ! C'est lui . . . c'est lui-même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! que de pompons ! C'est sans doute quelque tour de Lucinde ; Marton y fera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiscretions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALERE.

Hé bien ? Monsieur Frontin reconnoît-il l'original de cette peinture ?

FRONTIN.

Pouh ! si je le connois ! Quelques centaines de coups de pied-au-cul , & autant de soufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail , ont bien cimenté la connoissance.

VALERE.

Une fille , des coups de pieds ! Cela est un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce sont de petites impatiences domestiques qui la prennent à propos de rien.

V A L E R E.

Comment ? l'aurois-tu servie ?

F R O N T I N.

Oui, Monsieur ; & j'ai même l'honneur d'être toujours son très-humble serviteur.

V A L E R E.

Il seroit assez plaisant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoissance ! . . . Parle-moi sincèrement. L'original est-il aussi aimable que le portrait ?

F R O N T I N.

Comment ; aimable ! savez-vous, Monsieur, que si quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle seule à vous comparer.

V A L E R E *considérant le portrait.*

Mon cœur n'y résiste pas . . . : Frontin, dis moi le nom de cette belle.

F R O N T I N *à part.*

Ah ! ma foi, me voilà pris sans verd.

V A L E R E.

Comment s'appelle-t-elle ? Parle donc.

F R O N T I N.

Elle s'appelle . . . elle s'appelle . . . elle ne s'appelle point. C'est une fille anonyme, comme tant d'autres.

V A L E R E.

Dans quels tristes soupçons me jette ce coquin ! Se pourroit-il que des traits aussi charmans ne fussent que ceux d'une griffette ?

F R O N T I N.

Pourquoi non ? La beauté se plaît à parer des visages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

V A L E R E.

Quoi, c'est . . .

F R O N T I N.

Une petite personne bien coquette, bien minaudière, bien vaine sans grand sujet de l'être : en un mot, un vrai petit-mâitre fémelle.

V A L E R E.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure ?

F R O N T I N.

Bon, demeurer ? Est-ce que cela demeure jamais ?

V A L E R E.

Si tu m'impatientes . . . Où loge-t-elle, maraut ?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, à ne vous point mentir, vous le savez tout aussi bien que moi.

VALERE.

Comment?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Cen'est pas toi qui l'as placé là?

FRONTIN.

Non; la peste m'étouffe:

VALERE.

Ces idées que tu m'en as données...

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fournissez vous-même? Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde aussi ridicule que cela?

VALERE.

Quoi! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait? Le mystère & la difficulté irritent mon empressement. Car, je te l'avoue, j'en suis très-réellement épris.

FRONTIN.

FRONTIN *à part.*

La chose est impayable ! Le voilà amoureux de lui-même.

VALERE.

Cependant, Angélique, la charmante Angélique . . . En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, & je veux voir cette nouvelle maîtresse avant que de rien déterminer sur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monsieur ? Vous ne . . . Ah ! vous vous moquez.

VALERE.

Non, je te dis très-sérieusement que je ne saurois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes sentimens sera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui ; c'est un point résolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais Monsieur votre père qui a fait aussi ses petites résolutions à part, est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres ; vous savez que son foible n'est pas la complaisance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que

B

18 L' A M A N T
ce soit. Allons, Frontin, courons, cher-
chons par-tout.

F R O N T I N.

Allons, courons, volons; faisons l'in-
ventaire & le signalement de toutes les
jolies filles de Paris. Peste, le bon petit
livre que nous aurions - là! Livre rare,
dont la lecture n'endormiroit pas!

V A L E R E.

Hâtons-nous. Viens achever de m'ha-
biller.

F R O N T I N.

Attendez, voici tout-à-propos Mon-
sieur votre père. Proposons lui d'être de
la partie.

V A L E R E.

Tais - toi, bourreau. Le malheureux
contretiens!





SCENE IV.

LISIMON, VALERE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton brusque.*

H Eben, mon fils?

VALERE.

Frontin, un siège à Monsieur.

LISIMON.

Je veux rester debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALERE.

Je ne ferois, Monsieur, vous écouter que vous ne soyez assis.

LISIMON.

Qué diable! il ne me plaît pas, moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec son père.

VALERE.

Le respect . . .

LISIMON.

Oh! le respect consiste à m'obéir & à

ne me point gêner. Mais, qu'est-ce? encore en deshabillé? un jour de noces? Voilà qui est joli! Angélique n'a donc point encore reçu ta visite?

V A L E R E.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

L I S I M O N.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit. Parbleu, dans ma jeunesse, nous usions mieux du tems, & sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous savions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des belles.

V A L E R E.

Il semble, cependant, que quand on veut être aimé, on ne sauroit prendre trop de soin pour se rendre aimable, & qu'une parure si négligée ne devoit pas annoncer des amans bien occupés du soin de plaire.

L I S I M O N.

Pure sottise. Un peu de négligence sied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte

de nos empressements que du tems que nous aurions perdu à notre toilette, & sans affecter tant de délicatesse dans la parure, nous en avons davantage dans le cœur. Mais laissons cela. J'avois pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaisir d'y assister, & que j'eusse, moi, celui de faire tes nœces & celles de ta sœur en un même jour.

VALÈRE *bas.*

Frontin, quel bonheur!

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé; c'est toujours autant de gagné sur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valère? Il semble qu'il ne seroit pas séant de marier la sœur sans attendre le frère; puisqu'il est en chemin.

VALÈRE.

Je dis, mon père, qu'on ne peut rien de mieux pensé.

LISIMON.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine?

VALERE.

L'empressement de vous obéir surmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas proposé.

VALERE.

Votre volonté n'est pas moins la règle de mes désirs que celle de mes actions. *bas.* Frontin, quel bonhomme de père!

LISIMON.

Je suis charmé de te trouver si docile, tu en auras le mérite à bon marché; car, par une lettre que je reçois à l'instant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Hé bien, mon père?

LISIMON.

Hé bien, mon fils; par ce moyen rien ne sera dérangé.

VALERE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté!

L I S I M O N.

Non pas cela ; puisquē , d'ailleurs ; Lucinde & lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laisser le loisir de faire connoissance : mais il assistera au mariage de sa sœur, & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant.

V A L E R E.

Monsieur . . .

L I S I M O N.

Ne crains rien ; je connois & j'approuve trop ton empressement pour te jouer un aussi mauvais tour.

V A L E R E.

Mon père . . .

L I S I M O N.

Laiissons cela, te dis-je, je devine tout ce que tu pourrois me dire.

V A L E R E.

Mais, mon père . . . j'ai fait . . . des réflexions . . .

L I S I M O N.

Des réflexions, toi ? Je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations sublimes ?

B iv .

VALERE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un sot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'est jamais qu'après la sottise. Je reconnois-là mon fils.

VALERE.

Comment , après la sottise ? Mais je ne suis pas encore marié.

LISIMON.

Apprenez , monsieur le philosophe , qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliser quand je vous proposai la chose , & que vous en étiez vous-même si empressé. J'aurois de bon cœur écouté vos raisons. Car , vous savez si je suis complaisant.

FRONTIN.

Oh ! oui Monsieur , nous sommes là-dessus en état de vous rendre justice.

LISIMON.

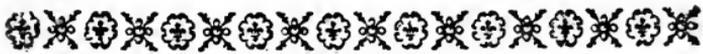
Mais aujourd'hui que tout est arrêté , vous pouvez spéculer à votre aise , ce sera , s'il vous plaît , sans préjudice de la nôce.

VALERE.

La contrainte redouble ma répugnance. Songez, je vous supplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours . . .

LISIMON.

Adieu, mon fils; tu seras marié ce soir; ou . . . tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la fausse déférence du pendard!



SCENE V.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

Ciel! dans quelle peine me jette son inflexibilité!

FRONTIN.

Oui; marié ou deshérité! épouser une femme ou la pauvreté! on balanceroit à moins.

VALERE.

Moi, balancer! Non; mon choix étoit encore incertain, l'opiniâtreté de mon père l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique ?

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite , Monsieur , d'une résolution aussi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit question d'épouser le portrait ? hem ! le mariage ne vous paroîtroit plus si affreux ?

VALERE.

Non ; mais si mon père prétendoit m'y forcer , je crois que j'y résisterois avec la même fermeté , & je sens que mon cœur me rameneroit vers Angélique sitôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de Monsieur votre père , vous hériterez au moins de ses vertus. *regardant le portrait.* Ah !

VALERE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis notre disgrâce , ce portrait me semble avoir pris une physionomie famelique , un certain air alongé.

VALERE.

C'est trop perdre de tems à des impertinences. Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris. *il sort.*

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bientôt les champs. Attendons, cependant, le dénouement de tout ceci; & pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons-nous cacher dans un cabaret.

 SCENE VI.

ANGELIQUE, MARTON.

MARTON.

AH! ah, ah, ah! la plaisante scène! qui l'eût jamais prévue? Que vous avez perdu, Mademoiselle, à n'être point ici cachée avec moi quand il s'est si bien épris de ses propres charmes!

ANGELIQUE.

Il s'est vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi ! vous auriez la foiblesse de conserver des sentimens pour un homme capable d'un pareil travers ?

ANGÉLIQUE.

Il te paroît donc bien coupable ! Qu'a-t-on, cependant, à lui reprocher que le vice universel de son âge ? Ne crois pas pourtant qu'insensible à l'outrage du Chevalier ; je souffre qu'il me préfère ainsi le premier visage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicatesse, & Valère me sacrifiera ses folies dès ce jour, ou je sacrifierai mon amour à ma raison.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne soit aussi difficile que l'autre.

ANGÉLIQUE.

Voici Lucinde. Mon frère doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le soupçonne point d'être son inconnu jusqu'à ce qu'il en soit tems.





SCÈNE VII.

LUCINDE, ANGELIQUE, MARTON.

MARTON.

JE gage, Mademoiselle, que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du portrait? vous en rirez sûrement.

LUCINDE.

Eh! Marton; laissons-là le portrait; j'ai bien d'autres choses en tête. Ma chère Angélique, je suis désolée, je suis mourante. Voici l'instant où j'ai besoin de tout votre secours. Mon père vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me dispose à le recevoir aujourd'hui & à lui donner la main dans huit jours.

ANGELIQUE.

Que trouvez-vous donc là de si terrible?

MARTON.

Comment, terrible! Vouloir marier une belle personne de dix-huit ans avec

un homme de vingt-deux, riche & bien-fait ! En vérité, cela fait peur ; & il n'y a point de fille en âge de raison à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fièvre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher ; j'ai reçu en même tems une lettre de Cléonte ; il fera incessamment à Paris ; il va faire agir auprès de mon père ; il me conjure de différer mon mariage : enfin, il m'aime toujours. Ah ! ma chère, ferez-vous insensible aux allarmes de mon cœur & cette amitié que vous m'avez jurée. . . .

ANGELIQUE.

Plus cette amitié m'est chère, & plus je dois souhaiter d'en voir resserrer les nœuds par votre mariage avec mon frère. Cependant, Lucinde votre repos est le premier de mes désirs, & mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeler vos promesses. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne sauroit être à lui ; que . . .

MARTON.

Mon Dieu ! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources & les femmes tant d'inconstance, que si Léandre se mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendrait à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu sans vous en laisser même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez... Chère Angélique, je compte sur vos soins ; & dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon père pour différer, s'il est possible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait envisager avec effroi. *elle sort.*

ANGÉLIQUE.

Je devrois l'arrêter. Mais Lisimon n'est pas homme à céder aux sollicitations de sa fille, & toutes ses prières ne feront qu'affermir ce mariage qu'elle-même souhaite d'autant plus qu'elle paroît le

craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques instans de ses inquiétudes, c'est pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autorisée par l'amitié?

MARTON.

Je vais la suivre; & sans trahir notre secret l'empêcher, s'il se peut, de faire quelque folie.



SCENE VIII.

ANGELIQUE.

Insensée que je suis! mon esprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas! peut-être qu'en ce moment Valère confirme son infidélité. Peut-être qu'instruit de tout & honteux de s'être laissé surprendre, il offre par dépit son cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes: ils ne se vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de son portrait.

SCENE

SCENE IX.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE *sans voir Angélique.*

JE cours sans savoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas?

ANGELIQUE *à part.*

Ingrat ! il ne les conduit que trop bien.

VALERE.

Ainsi l'amour a toujours ses peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGELIQUE *à part.*

Quelle impertinence ! Hélas ! comment peut-on être si fat & si aimable tout à la fois ?

VALERE.

Il faut attendre Frontin ; il aura peut-être mieux réussi. En tout cas, Angélique m'adore...

C

ANGÉLIQUE *à part.*

Ah, traître ! tu connois trop mon foible.

VALÈRE.

Après tout, je sens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGÉLIQUE *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour son pis aller.

VALÈRE.

Que j'éprouve de bisferrerie dans mes sentimens ! Je renonce à la possession d'un objet charmant & auquel, dans le fond, mon penchant me ramène encore. Je m'expose à la disgrâce de mon père pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes soupirs, peut-être imaginaire, sur la seule foi d'un portrait tombé des nues & flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi ! la folie & les caprices ne sont-ils pas le relief d'un homme aimable ? *regardant le portrait.* Que de graces ! . . . Quels traits ! . . . Que cela est enchanté ! . . . Que cela est divin ! Ah ! qu'Angélique ne se flatte pas de soutenir la comparaison avec tant de charmes.

DE LUI-ME S M E. 35

ANGELIQUE *saisissant le portrait.*

Je n'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration. La connoissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

V A L E R E.

O ciel !

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous donc ? vous paroissez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maitre fût si aisé à décontenancer.

V A L E R E.

Ah ! cruelle, vous connoissez tout l'ascendant que vous avez sur moi, & vous m'outragez sans que je puisse répondre.

ANGELIQUE.

C'est fort mal fait, en vérité; & régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait; & je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos sentimens sont sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

V A L E R E.

Quoi ! vous connoissez la personne...

C ij

A N G E L I Q U E.

Non seulement je la connois , mais je puis vous dire qu'elle est ce que j'ai de plus cher au monde.

V A L E R E.

Vraiment , voici du nouveau , & le langage est un peu singulier dans la bouche d'une rivale.

A N G E L I Q U E.

Je ne fais ! mais il est sincère. *à part.*
S'il se pique , je triomphe.

V A L E R E.

Elle a donc bien du mérite ?

A N G E L I Q U E.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

V A L E R E.

Point de défaut , sans doute.

A N G E L I Q U E.

Oh ! beaucoup. C'est une petite personne bizarre, capricieuse, éventée, étourdie, volage, & sur-tout d'une vanité insupportable. Mais quoi ! elle est aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez jusqu'au tombeau.

V A L E R E.

Vous y consentez donc ?

ANGELIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point ?

ANGELIQUE.

Non.

VALERE *à part.*

Son indifférence me désespère. *haut.*
Oserai - je me flatter qu'en ma faveur vous
voudrez bien resserrer encore votre union
avec elle ?

ANGELIQUE.

C'est tout ce que je demande.

VALERE *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranqui-
lité qui me charme.

ANGELIQUE.

Comment donc ? vous vous plaigniez
tout à l'heure de mon enjouement, & à
présent vous vous fâchez de mon sang-
froid. Je ne fais plus quel ton prendre avec
vous.

VALERE.

bas. Je crève de dépit. *haut.* Mademoi-
selle m'accordera-t-elle la faveur de me
faire faire connoissance avec elle ?

C iij

Voilà, par exemple, un genre de service que je suis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux passer votre espérance, & je vous le promets encore.

VALERE.

Ce sera bientôt, au moins ?

ANGELIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir. *il veut s'en aller.*

ANGELIQUE à part.

Je commence à bien augurer de tout ceci ; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. *haut.* Où allez-vous, Valère ?

VALERE.

Je vois que ma présence vous gêne, & je vais vous céder la place.

ANGELIQUE.

Ah ! point. Je vais me retirer moi-même : il n'est pas juste que je vous chasse de chez vous.

VALERE.

Allez, allez ; souvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de soi-même.



S C E N E X.

V A L E R E.

A Moureux de soi-même ! Est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut ? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur ? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas ! je me déguise en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non ; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au soin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.





SCENE XI.

VALERE, FRONTIN *ivre.*

FRONTIN.

Que diable! je ne fais pourquoi je ne puis me tenir; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Eh bien, Frontin, as-tu trouvé...

FRONTIN.

Oh! oui, Monsieur.

VALERE.

Ah! ciel! seroit-il possible?

FRONTIN.

Aussi j'ai bien eu de la peine.

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire...

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALERE.

Des cabarets!

DE LUI-MESME. 41

FRONTIN.

Mais j'ai réussi au-delà de mes espérances.

VALERE.

Conte-moi donc . . .

FRONTIN.

C'étoit un feu . . . une mouffe . . .

VALERE.

Que diable barbouille cet animal ?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la chose par ordre.

VALERE.

Tais-toi, ivrogne, faquin; ou réponds-moi sur les ordres que je t'ai donnés au sujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah! oui, l'original. Justement. Réjouissez-vous, réjouissez-vous, vous dis-je.

VALERE.

Hé bien ?

FRONTIN

Il n'est déjà ni à la Croix-blanche, ni au Lyon d'or, ni à la pomme de pin, ni . . .

VALERE.

Bourreau, finiras-tu ?

FRONTIN.

Patience. Puisqu'il n'est pas-là, il faut qu'il soit ailleurs; & . . . oh, je le trouverai, je le trouverai . . .

VALERE.

Il me prend des démangeaisons de l'assommer; fortons.



SCENE XII.

FRONTIN.

ME voilà, en effet, assez joli garçon . . . Ce plancher est diablement raboteux. Où en étois-je? Ma foi, je n'y suis plus. Ah! si fait . . .



SCENE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

FRontin, où est ton maître?

FRONTIN.

Mais, je crois qu'il se cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment, il se cherche ?

FRONTIN.

Oui, il se cherche pour s'épouser.

LUCINDE.

Qu'est-ce que c'est que ce galimathias ?

FRONTIN.

Ce galimathias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer, si vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame, j'ai fait mes études, moi !

LUCINDE.

Il est ivre, je crois. Eh ! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon sens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi rien n'est plus aisé. Tenez. C'est un portrait . . . métamor . . . non, méta-

phor . . . oui , métaphorisé. C'est mon maître , c'est une fille . . . vous avez fait un certain mélange . . . Car j'ai deviné tout ça , moi. Hé bien , peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non , cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprend rien. Car il est devenu amoureux de sa ressemblance.

LUCINDE.

Quoi ! sans se reconnoître ?

FRONTIN.

Oui , & c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah ! je comprends tout le reste. Et qui pouvoit prévoir cela ? Cours vite , mon pauvre Frontin , vole chercher ton maître & dis-lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde , sur-tout , de ne lui point parler de tes devinations. Tiens , voilà pour . . .

FRONTIN.

Pour boire , n'est-ce pas ?

LUCINDE.

Oh non, tu n'en as pas de besoin.

FRONTIN.

Ce sera par précaution.



SCENE XIV.

LUCINDE.

NE balançons pas un instant, avouons tout; & quoi qu'il m'en puisse arriver, ne souffrons pas qu'un frère si cher se donne un ridicule par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je suis malheureuse! J'ai débobligé mon frère; mon père irrité de ma résistance n'en est que plus absolu; mon amant absent n'est point en état de me secourir; je crains les trahisons d'une amie, & les précautions d'un homme que je ne puis souffrir: car je le hais sûrement, & je sens que je préférerois la mort à Léandre.



SCENE XV.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGELIQUE.

Consolez-vous, Lucinde, Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue, cependant, qu'il a voulu vous voir sans que vous le fussiez.

LUCINDE.

Hélas, tant-pis.

ANGELIQUE.

Mais savez-vous bien que voilà un tant-pis qui n'est pas trop modeste?

MARTON.

C'est une petite veine du sang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu, que vous êtes méchantes !
Après cela, qu'a-t-il dit?

ANGELIQUE.

Il m'a dit qu'il seroit au désespoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre résistance lui faisoit plaisir en quelque manière. Mais il a dit cela d'un certain air Savez-vous qu'à bien juger de vos sentimens pour lui , je gagerois qu'il n'est guères en reste avec vous. Haïssez-le toujours de même , il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'est pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes , il ne faut pas toujours être si obéissant.

ANGELIQUE.

La seule condition qu'il a mise à sa renonciation est que vous recevrez sa visite d'adieu.

LUCINDE.

Oh , pour cela non ; je l'en quitte.

ANGELIQUE

Ah ! vous ne sauriez lui refuser cela. C'est d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidentiellement qu'il compte beaucoup sur le

succès de cette entrevue , & qu'il ose espérer qu'après avoir paru à vos yeux vous ne résisterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il se flatte de vous apprivoiser.

ANGELIQUE.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a consenti au traité que je lui ai proposé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Hé bien, il n'a qu'à paroître: je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes; & je vous donne ma parole qu'il sera reçu d'un air... faites-le venir. Il a besoin d'une leçon; comptez qu'il la recevra... instructive.

ANGELIQUE.

Voyez - vous , ma chère Lucinde , on ne tient pas tout ce qu'on se propose; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

MARTON.

Les hommes sont furieusement adroits ;
vous verrez qu'on vous appaisera.

LISIMON.

Soyez en repos là-dessus.

ANGELIQUE.

Prenez-y garde, au moins ; vous ne di-
rez pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne sera pas notre faute si vous vous
laissez surprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me
faire devenir folle.

ANGELIQUE

bas à Marton. La voilà au point. *haut.*
Puisque vous le voulez donc, Marton va
vous l'amener.

LUCINDE.

Comment ?

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'antichambre ;
il va être ici à l'instant.

LUCINDE.

O cher Cléonte ! que ne peux-tu voir
la manière dont je reçois tes rivaux.

D



SCENE XVI.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON,
LEANDRE.

ANGELIQUE.

A Pprochez, Léandre, venez apprendre à Lucinde à mieux connoître son propre cœur ; elle croit vous haïr, & va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir : mais je vous répons, moi, que toutes ces marques apparentes de haine sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE *toujours sans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure ; le mauvais petit esprit !

ANGELIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colère vous empêche de regarder les gens ?

LEANDRE.

Si mon amour excite votre haine, con-

DE LUI-MESMÈ. 51

noissez combien je suis criminel. *il se jette
aux genoux de Lucinde.*

LUCINDE.

Ah! Cléonte! Ah! méchante Angélique!

LEANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'ose me prévaloir sous ce nom des graces que j'ai reçues sous celui de Cléonte. Mais si le motif de mon déguisement en peut justifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicatesse d'un cœur dont le foible est de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez - vous, Léandre; un excès de délicatesse n'offense que les cœurs qui en manquent, & le mien est aussi content de l'épreuve que le vôtre doit l'être du succès. Mais vous, Angélique! ma chère Angélique a eu la cruauté de se faire un amusement de mes peines?

ANGÉLIQUE.

Vraiment, il vous fieroit bien de vous plaindre! Hélas! vous êtes heureux l'un & l'autre, tandis que je suis en proie aux allarmes.

D ij

LEANDRE.

Quoi ! ma chère sœur , vous avez songé à mon bonheur , pendant même que vous aviez des inquiétudes sur le vôtre ? Ah ! c'est une bonté que je n'oublierai jamais. *il lui baise la main.*



SCENE XVII.

LEANDRE, VALERE, ANGELIQUE,
LUCINDE, MARTON.

VALERE.

Que ma présence ne vous gêne point. Comment , Mademoiselle ? je ne connoissois pas toutes vos conquêtes ni l'heureux objet de votre préférence , & j'aurai soin de me souvenir par humilité qu'après avoir soupiré le plus constamment , Valère a été le plus maltraité.

ANGELIQUE.

Ce seroit mieux fait que vous ne pensez , & vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

V A L E R E.

Quoi ! vous osez joindre la raillerie à l'outrage, & vous avez le front de vous applaudir quand vous devriez mourir de honte ?

A N G E L I Q U E.

Ah ! vous vous fâchez ; je vous laisse ; je n'aime pas les injures.

V A L E R E.

Non, vous demeurerez ; il faut que je jouisse de toute votre honte.

A N G E L I Q U E.

Hé bien, jouissez.

V A L E R E.

Car, j'espère que vous n'aurez pas la hardiesse de tenter votre justification.

A N G E L I Q U E.

N'ayez pas peur.

V A L E R E.

Et que vous ne vous flattez pas que je conserve encore les moindres sentimens en votre faveur.

A N G E L I Q U E.

Mon opinion là-dessus ne changera rien à la chose.

V A L E R E.

Je vous déclare que je ne veux plus

avoir pour vous que de la haine,

ANGELIQUE.

C'est fort bien fait.

VALERE *tirant le portrait.*

Et voici désormais l'unique objet de
tout mon amour.

ANGELIQUE.

Vous avez raison. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monsieur, *montrant son frère*, un attachement qui n'est de guères inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALERE.

L'ingrate ! Hélas, il ne me reste plus qu'à mourir !

ANGELIQUE.

Valère, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuste des hommes, de vous emporter sur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple ; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui passer par-dessus vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner !

ANGÉLIQUE.

En vérité, vous ne le méritez guères. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y résoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des sentimens que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant conçu sur un simple portrait avec toute la légèreté, & j'ose dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractère. il n'est pas tems d'examiner si j'ai dû vous imiter, & ce n'est pas à vous qui êtes coupable qu'il conviendrait de blâmer ma conduite.

VALERE.

Ce n'est pas à moi, grands dieux ! Mais voyons où tendent ces beaux discours.

ANGÉLIQUE

Le voici. Je vous ai dit que je connoissois l'objet de votre nouvel amour, & cela est vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, & cela n'est encore que trop vrai. En vous avouant son mérite, je ne vous ai point déguisé ses défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoître, & je vous engage à présent ma

parole de le faire dès aujourd'hui, dès cette heure même : car je vous avertis qu'il est plus près de vous que vous ne pensez.

VALERE.

Qu'entens-je ? quoi, la . . .

ANGÉLIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette personne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de son attachement comme du mien propre. C'est à vous maintenant de choisir entre elle & moi, celle à qui vous destinez toute votre tendresse : choisissez, Chevalier ; mais choisissez dès cet instant & sans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarrassé. L'alternative est plaisante. Croyez-moi, Monsieur, choisissez le portrait ; c'est le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valère, faut-il balancer si longtemps pour suivre les impressions du cœur ?

VALERE *aux pieds d'Angélique & jettant le portrait.*

C'en est fait ; vous avez vaincu, belle

Angélique, & je sens combien les sentimens qui naissent du caprice sont inférieurs à ceux que vous inspirez. (*Mar-ton ramasse le portrait.*) Mais, hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramènera le vôtre ?

ANGÉLIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnoissance par le sacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valère, & considérez bien ces traits.

LEANDRE *regardant aussi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là... c'est... oui, ma foi, c'est lui...

VALÈRE.

Qui, lui ? Dites donc, elle. C'est une femme à qui je renonce comme à toutes les femmes de l'univers, sur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGÉLIQUE.

Oui, Valère ; c'étoit une femme jusqu'ici : mais j'espère que ce sera désormais un homme, supérieur à ces petites foiblesses qui dégradent son sexe & son caractère.

VALERE.

Dans quelle étrange surprise vous me jetez !

ANGELIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, & qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Otez à cette tête cette parure étrange que votre sœur y a fait ajouter . . .

VALERE.

Ah ! que vois-je ?

MARTON.

La chose n'est-elle pas claire ? vous voyez le portrait & voilà l'original.

VALERE.

O ciel ! & je ne meurs pas de honte !

MARTON.

Eh , Monsieur , vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui la connoissez.

ANGELIQUE.

Ingrat ! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait ?

VALERE.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore,

DE LUI-MESME. 19

ANGÉLIQUE.

Vous voulez bien que pour affermir notre réconciliation je vous présente Léandre mon frère.

LEANDRE.

Souffrez, Monsieur...

VALÈRE.

Dieux! quel comble de félicité! Quoi! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidelle?

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur! & que le mien même en est augmenté!



SCÈNE XVIII.

LISIMON. *Les Acteurs de la Scène précédente.*

LISIMON.

AH! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valère & Lucinde ayant tous deux résisté à leurs mariages, j'avois d'abord résolu de les y contraindre. Mais

j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon père , & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté ; & voici les nouveaux arrangemens que j'y substitue. Angélique m'épousera : Lucinde ira dans un couvent : Valère fera deshérité ; & quant à vous , Léandre , vous prendrez patience , s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien , ma foi ! voilà qui est toisé , on ne peut mieux.

LISIMON.

Qu'est-ce donc ? vous voilà tout interdits ! Est-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

FRONTIN.

Voyez si pas un d'eux desserrera les dents ! La peste des fots amans & de la fotte jeunesse !

LISIMON.

Allons , vous savez tous mes intentions ; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LEANDRE.

Eh , Monsieur ! daignez suspendre votre

DE LUI-MESME. 61

courroux. Ne lisez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras, & voulez-vous confondre les innocens dans la même punition?

L I S I M O N.

C, a , je veux bien avoir la foiblesse d'éprouver leur obéissance encore une fois. Voyons un peu. Eh, bien, Monsieur Valère, faites-vous toujours des réflexions?

V A L È R E.

Oui, mon père; mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

L U C I N D E.

Oh, oh! vous avez bien changé de langage! Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté?

L U C I N D E.

Je sens, mon père, qu'il peut être doux de la perdre sous les loix du devoir.

L I S I M O N.

Ah! les voilà tous raisonnables. J'en suis charmé. Embrassez-moi, mes enfans, & allons conclurre ces heureux hyménées. Ce que c'est qu'un coup d'autorité frappé à propos!

62 L'AMANT DE LUI-MESME.

V A L È R E.

Venez, belle Angélique; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faisoit la honte de ma jeunesse; & je vais désormais éprouver près de vous que quand on aime bien, on ne songe plus à soi-même.

F I N.





309



